

— Eh bien ?

— Eh ! bien, je ne puis plus garder cette espérance.

— Comme vous me dites cela, Ernest ! Vous me cachez quelque chose !

— Non, je ne vous cache rien. Demain, je serai loin d'ici.

— Vous partez ?

— Oui.

— Demain ?

— Demain.

— Et pour longtemps.

— Pour toujours !

— Pour toujours ! répéta Clémence, en pâlisant, pour toujours !

— Allons, Clémence, du courage, fit le comte, j'en ai bien, moi.

— Ah ! vous ne ferez pas cela, Ernest, s'écria Clémence en lui prenant tendrement les mains, vous ne partirez pas !

— Il le faut, reprit le comte, il le faut !

— Où donc allez-vous ?

— Qui le sait ? Je pars pour un de ces voyages qui n'ont ni but, ni terme, et d'où l'on ne peut dire si l'on reviendra jamais. A quoi bon l'espérance ? Ne vaudrait-il pas mieux se dire adieu pour toujours ? On est plus sûr de ne pas se tromper.

— Ernest ! vous me cachez quelque chose ! Pour sûr, vous me trompez ou vous ne me dites pas tout ! Tenez, vous ne m'aimez plus !

— Ne dites pas cela, enfant, s'écria le comte ; c'est parce que je vous aime que je pars. Plus tard vous me comprendrez !

— Mais je ne veux pas que vous partiez, Ernest, car moi aussi je vous aime, et si je ne vous vois plus, je mourrai de douleur.

— Silence ! fit le comte qui venait d'entendre un léger bruit.

— Eh ! que m'importe ? murmura Clémence, en qui la passion grandissait de vingt coudées, il nous tuera tous les deux ! j'aime mieux cela que de vous voir partir !

— Et votre fils ! dit le comte, dont les yeux venaient de se tourner par hasard vers le lit de Georges.

— Ah ! malheureuse que je suis ! s'écria Clémence, j'oubliais mon enfant !

— Voilà, Clémence, reprit avec calme le baron de Monval, pourquoi je suis venu. Je venais vous faire mes adieux !

— Non, vous me trompez, cela n'est pas possible. Le général vous empêchera bien de partir, lui !

Le comte se troubla en entendant cette cruelle prophétie sortir de la bouche même de Clémence.

— Et si je vous disais, Clémence, ne put-il s'empêcher de répondre, que c'est à cause de lui que je pars !

— Que dites-vous ? . . .

— Apprenez donc, puisqu'il faut des raisons pour affermir votre courage et vous montrer la nécessité de cette absence, que le général . . .

— Achevez . . .

— Se doute de quelque chose.

— Il sait tout ? fit Clémence au comble de l'effroi.

— Non, pas précisément.

— Je vous dis qu'il sait tout, ne mentez pas. Ah ! je suis perdue, déshonorée ! il ne me reste plus qu'à mourir !

— Encore une fois, chère Clémence, vous exagérez les choses, et me feriez croire, par votre exaltation, que c'est la fièvre qui vous domine et vous fait parler, tandis que je fais appel à votre raison, d'ordinaire si élevée. Votre mari ne sait rien vous dis-je. Et que voulez-vous qu'il sache ? Quel crime avez-vous commis ?

— Notre amour n'est-il pas un crime ?

— Pourquoi ? Clémence ! N'êtes-vous pas la plus chaste et la plus pure des femmes ? Qu'a de répréhensible la sympathie de nos âmes, et quel souffle terrestre a terni la pureté de l'épouse ? Nous nous aimons, parce que Dieu nous avait faits l'un pour l'autre, et qu'en nous retrouvant, nos cœurs ont battu à l'unisson. violemment séparés, vous, par le mariage et les lois qu'il impose, et que vous avez si noblement suivies, moi,